

ensemble à l'aventure »

la Route 66 et les laisser philosopher sur le sens de la vie tous les soirs. J'ai choisi de prendre l'angle d'une enquête, où ils se retrouvent. »

Une enquête sans cadavre ni coupable au début, donc? « Non. Et c'est ça l'amusement : découvrir au fur et à mesure ce qui se passe. Dans *L'énigme de la chambre 622*, j'ai un meurtre, mais pas de mort. Et je ne découvre le mort qu'au bout de 300 pages. Et ça, c'est hyper amusant pour moi, parce que je me demande qui est le mort. Dans *L'affaire Alaska Sanders*, je me demande aussi qui a tué cette pauvre fille. Et j'aime bien ça. »

C'est peut-être aussi pour ça que le système Dicker plaît à ces millions de lecteurs de par le monde. En tout cas, c'est ce que Joël Dicker pense : « J'imagine que, peut-être, dans le plaisir de lecture, transparait le plaisir que j'ai moi-même à raconter l'histoire, ce quelque chose de jubilatoire de convoquer ces personnages et d'imaginer ce qui va se passer. »

Peut-être. Moi, je vous avoue, je suis comme à la Coupole, le restaurant où Joël Dicker nous a emmenés déjeuner. Les perches du lac Lemman étaient délicieuses, et je n'ai pas eu besoin de demander la recette pour apprécier. Quand le livre fonctionne jusqu'à l'addiction, on se moque des trucs : on savoure.

L'affaire Alaska Sanders, Joël Dicker, Rosie & Wolfe, 575 p., 23 €, ebook 16,99 €

42

langues de traduction.

400.000

exemplaires pour le premier tirage de *L'affaire Alaska Sanders*.

650.000

exemplaires vendus, tous formats, toutes langues, des *Derniers Jours de nos pères*.

800.000

exemplaires (hors étranger) de *L'énigme de la chambre 622*.

1.700.000

exemplaires de *La Disparition de Stephanie Mailer*.

2.200.000

exemplaires du *Livre des Baltimore*.

5.450.000

exemplaires de *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*.

J'ai l'impression que le plan me contraint, m'empêche, me limite, alors que l'absence de plan, au contraire, m'ouvre des possibilités



écriture « Si on n'aime pas un personnage, on a un problème »

ENTRETIEN

J.-C.V.

Votre écriture est simple et efficace.

Très visuelle.

C'est difficile d'être simple. Ça exige du travail de construire et de raconter de façon simple des rebondissements, des personnages qui sont complexes quand même, des allers-retours dans le temps. Et de donner une impression de fluidité malgré tout. Et si mon écriture est visuelle, c'est parce que je ne décris pas grand-chose, j'ai horreur de ça en tant que lecteur. Je laisse le lecteur face à ses responsabilités, je l'implique, je le force à évoquer en lui un maximum d'images issues de son imaginaire. C'est la force de la littérature. Si je vous raconte une histoire avec un dragon ou une maison, je n'ai pas besoin de vous en dire plus. Je sais que vous avez forgé une image dans votre esprit. C'est la force de notre esprit et c'est la force de notre imaginaire.

Vos personnages ne sont pas des marionnettes que vous balancez pour le plaisir des lecteurs : ils sont profonds, ils ont une vie propre, ils ont donc leur part d'ombre et de lumière, leurs secrets, leurs lâchetés, leurs faiblesses. Ce n'est pas facile de bien raconter des personnages. Il faut qu'ils soient attirants. Et pour être attirants, il faut qu'ils partagent avec le lecteur leurs démons, leurs difficultés, qu'ils se livrent donc. C'est peut-être parce que moi-même, j'arrive à créer des liens beaucoup plus forts avec des gens qui se racontent, qui livrent leurs difficultés, plutôt qu'avec ceux pour qui tout va bien. Il faut donc donner au lecteur suffisamment d'éléments pour qu'il puisse comprendre ce personnage, arriver à le concevoir sans que l'auteur le lui impose.

Vous aimez vos personnages ?

Oui, tous. Si on n'aime pas un personnage, on a un problème. Il y a une phrase que j'aime beaucoup et qui dit : « Un ami, c'est quelqu'un qu'on connaît bien et qu'on aime quand même. » Pour les personnages, c'est la même chose. Il y a deux règles, selon moi. D'abord, un personnage de roman, c'est quelqu'un qu'on doit connaître bien et qu'on aime quand même, parce que quelque chose de plus fort que leurs défauts nous attache à eux. Et puis, c'est que, dans un bon roman, tous les personnages ont raison : on doit être capable de comprendre pourquoi ils font ce qu'ils font.

Vous n'êtes donc pas dans le manichéisme, les bons d'un côté, les méchants de l'autre.

Surtout pas. Il faut être à l'écoute, ne pas juger. Il faut être dans l'empathie, dans la compréhension, dans l'écoute de l'autre.

A travers Marcus, vous parlez de la recherche de l'amour et de la difficulté d'être écrivain, à travers Gaholwood, vous abordez le thème de la réparation de ses erreurs.

La construction de soi passe par l'acceptation de ce qu'on a été, de la réalité. La réparation, c'est l'acceptation de soi. On est comme on est, on n'y peut rien. Il faut accepter ses erreurs, s'accorder le pardon, être capable de vivre sa vie malgré tout. Parce que la vie est une étape unique, on ne peut pas revenir en arrière, réenregistrer, annuler. Chacun de ces personnages vit ça à sa façon. L'un

est poursuivi par des manquements et par des difficultés de vie, comme Gaholwood, l'autre par son inaction, comme Kazinsky. Et Marcus, lui, est dans le questionnement de lui-même par rapport à sa réussite. Et de ce que sa réussite a pu empêcher dans sa vie personnelle. La quête de soi n'est pas seulement dans le drame et dans le doute, mais aussi dans le succès.

Vous voulez que votre livre ait une résonance, au-delà du divertissement.

Ce qui est important pour moi, et c'est ce que je voudrais faire, c'est d'être capable d'apporter du plaisir et du divertissement à celui ou celle qui me lit, avec cette mission de le sortir d'une réalité difficile et de lui permettre de vivre une autre vie, l'espace d'un livre. Et puis aussi, quand le livre se termine, après le divertissement, ouvrir les portes d'une réflexion. Sur soi, sur la vie, sur le sens de la vie, des pistes de réflexion que les personnages et que l'histoire amènent et qui prolongent le livre. L'importance et la mission de la littérature, de la fiction, du divertissement, c'est tout ce qui vient après la lecture, tout ce que ça évoque, cette résonance qui perdure, ce questionnement. Je crois que le livre n'a pas forcément vocation à apporter des réponses, mais à poser des questions auxquelles le lecteur devra répondre ensuite.

Le succès que vous avez eu vous a-t-il déstabilisé ?

Non. J'ai écrit cinq livres qui n'ont jamais été édités. Et c'est ça ma force. Si ça ne va pas, je pourrai me remettre en selle, je l'ai déjà fait souvent. Par contre, après le succès de *Harry Quebert*, ma liberté totale a été entachée. Si j'écris quelque chose de similaire, on me dit que c'est comme le précédent, si je fais quelque chose de très différent, on peut me le reprocher aussi. Il est difficile de s'affranchir de tous ces lecteurs qui m'attendent. Mais j'ai sans doute la chance de vivre à Genève, hors du milieu littéraire, hors de Paris. Et je peux ici me poser les bonnes questions, savoir ce qui me stimule, et avoir le trac. Parce que, oui, j'ai toujours le trac, ça fait partie du jeu.

J'implique le lecteur, je le force à évoquer en lui un maximum d'images issues de son imaginaire. C'est la force de la littérature



UP festival

Circus & Performing Arts

15 > 27

03.2022

📍 Brussels

11 Lieux
13 Jours
27 Spectacles
56 Représentations

UP UP UP. BE

UP - CIRCUS & PERFORMING ARTS | THÉÂTRE VARIA | BRONKS | WOLUBILIS | CHARLEROI DANSE - LA RAFFINERIE | MAISON DES CULTURES & DE LA COHÉSION SOCIALE | LES HALLES DE SCHAERBEEK | LE JACQUES FRANCK | THÉÂTRE MARNI | LE 140

be.be.brussels | Fédération Wallonie-Bruxelles | citydev.brussels | LE SOIR | BRUZZ | visit.brussels

ABONNÉS



Retrouvez le premier chapitre de « L'affaire Alaska Sanders » sur notre site.